

# I

8 février 1941

*Ma chère Dorothea,*

*En temps de guerre, les gens sont désespérés et commettent des actes désespérés. En vérité, je t'aime et je suis désolé de l'avouer seulement maintenant. Tu m'aimes. Je n'oublierai jamais la caresse de ta main sur ma tête et sur ma nuque alors que tu me croyais endormi. La caresse de l'amour, pas celle que l'on imagine, celle qui est bien réelle. Plus personne ne me touchera ainsi. Je le sais. Tant pis pour moi.*

*Pardonne-moi, Dorothea, mais je ne peux pas te pardonner. Ce que tu fais, à cet enfant, à la mère de cet enfant, c'est mal. C'est déplacé, comme moi, qui ai été contraint de quitter mon pays sans être certain d'y retourner un jour. Toi non plus, tu ne reviendras jamais si tu persistes dans ta folie. Tu vas persister. Pourtant, il est encore temps de faire marche arrière. Mais je sais que tu ne reculeras pas. Ton âme ne se relèvera jamais de ce que tu as fait. S'il te plaît, crois-moi. En accueillant cet être dans tes bras, tu en perds un autre. Je ne peux pas lutter. Tu sais pourquoi.*

*Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'écris ces lignes. En réalité, je pleure. À la fin de la guerre, car cette guerre va finir c'est sûr, nous aurions pu vivre ensemble. Passer ma*

*vie avec toi, c'était mon plus grand rêve, mon seul désir. Après notre première rencontre, quand je suis remonté sur ma bicyclette, j'ai su que tu étais aussi vitale pour moi que l'eau. J'ai su que tu étais mon avenir, même s'il n'y a pas d'avenir. J'ai envisagé le mariage après seulement quelques minutes passées en ta présence. C'est impossible désormais. Tu es une femme digne mais ce que tu fais est indigne. Tu as toujours agi pour le bien d'autrui, pourtant cet acte te déshonore. Je n'arrive pas à m'exprimer clairement mais tu comprendras. Ma belle Dorothea, malgré mes sentiments pour toi, notre amitié s'arrête là. Je te souhaite toute la joie que tu pourras trouver en ce monde.*

*Jan Pietrykowski*

(J'ai trouvé cette lettre dans une édition datée de 1910 de *The Infant's Progress: From the Valley of Destruction to Everlasting Glory* de Martha Sherwood. J'ai posé l'ouvrage sur le bureau de Philip pour qu'il définisse son prix. Il est rangé dans la vitrine des livres anciens et partira pour la modique somme de 15 £.)

**J**e nettoie les livres. Je les dépoussière, un travail minutieux et très irritant pour la gorge. Je trouve de petits trésors cachés entre les pages : des fleurs séchées, des boucles de cheveux, des billets, des étiquettes, des reçus, des factures, des photos, des cartes postales, toutes sortes de cartes. Je trouve des lettres, œuvres inédites de gens ordinaires, d'angoissés, d'illettrés. Certaines sont maladroitement écrites, d'autres éloquentes. Des lettres d'amour, des lettres de tous les jours, des lettres secrètes, des lettres banales où il est question de fruits et de bébés, de matchs de tennis, elles sont signées Marjorie ou Jean. Mon patron, Philip, habitué à de telles trouvailles, est blasé. Il met de côté tout ce qu'il trouve pour que j'y jette

un œil. On ne peut pas tout garder, me rappelle-t-il. Et bien sûr, il a raison. Pourtant, je ne peux pas me résigner à jeter toutes ces bribes de vie, tous ces instantanés qui ont autrefois tellement compté et qui comptent encore. Il y a onze ans, j'ai franchi le seuil de la librairie « Neufs et Anciens » en tant que cliente. J'y suis revenue le lendemain comme employée. Sa première employée, qui plus est. Philip, le propriétaire-gérant, un homme à la fougue discrète, m'a demandé de travailler avec lui. Comme il l'a si bien dit, nous allions bientôt entrer dans un nouveau millénaire, il était donc temps de changer ; temps de faire le bilan, littéralement. Il appréciait ma façon d'aimer les livres et ma capacité à m'entendre avec mes prochains. Il a prétendu qu'il trouvait les gens « difficiles ».

« En général, ils sont plutôt cons, non ? » a-t-il dit et j'étais à moitié d'accord.

Il a aussi déclaré une fois : « Les livres racontent beaucoup d'histoires en plus de celles imprimées sur leurs pages. »

Est-ce que je le savais ? Oui. Les livres ont leur propre odeur, ils craquent, ils parlent. Vous tenez dans vos mains un objet vivant, qui respire, qui murmure.

Philip m'a dit, le jour où j'ai commencé : « Étudie les livres, sens-les, écoute-les. Tu seras récompensée. »

Je range les rayonnages. Je veille à ce qu'ils ne soient pas trop pleins, à ce que les livres ne soient pas trop serrés. Je fais l'inventaire chaque année, en mai, quand les premiers pétales tombent des arbres en fleur, que le soleil brille à travers les portes-fenêtres dans la grande salle au fond de la boutique où nous rangeons les romans reliés et les ouvrages (manuels, essais, biographies) d'occasion. La chaleur printanière du soleil enveloppe mon dos comme un bras immense et réconfortant, les hirondelles s'élancent à tire-d'aile au-dessus du jardin, crient et se repaissent de mouches. Je prépare le café le matin, le thé l'après-midi. J'assiste aux entretiens d'embauche

des nouveaux membres du personnel. Nous avons ainsi engagé Sophie, une étudiante de dix-huit ans, qui fait une pause dans ses études pour une durée indéterminée. Et plus récemment Jenna, qui est devenue la maîtresse de Philip deux semaines après avoir été embauchée. Jenna n'a pas vraiment passé d'entretien. Comme moi, elle a franchi le seuil de la librairie en tant que simple cliente. Comme moi, elle a commencé à discuter avec Philip qui lui a proposé un job.

Philip Old, mon patron, est un passionné des livres et de tout ce qui est imprimé. Il se nourrit de cet amour pour les livres, les livres en tant qu'objets, avec leur odeur particulière, leur toucher, leur âge, leur provenance. La boutique est grande, dotée de hauts plafonds et de sols dallés sur lesquels claquent les talons. C'est un véritable labyrinthe, six pièces au total plus un espace de stockage au premier étage. L'endroit est spacieux et lumineux. Nous vendons des livres neufs, des livres d'occasion, des livres anciens, des livres pour enfants, les murs de cette immense cathédrale lumineuse sont tapissés d'ouvrages. Le bâtiment est en retrait de la place du Marché toujours très animée. Un joli jardin, bien entretenu, accueille le visiteur. Une allée dallée, bordée de lavandes et de romarin, conduit jusqu'à la grande porte en chêne de la boutique. En été, la clôture en fer forgé est ornée de banderoles gentiment réalisées par un client. Un écriteau peint à la main indique :

Bienvenue à la librairie « Neufs et Anciens »  
Ouverte aujourd'hui de neuf heures à dix-sept heures  
Nous vous invitons chaleureusement  
à venir découvrir nos ouvrages

La librairie n'est pas un commerce rentable. Elle ne peut pas faire de bénéfices. Nous avons certes un groupe de clients fidèles, de tels établissements en ont toujours, mais un petit groupe. Il doit donc y avoir de l'argent quelque part

pour maintenir la boutique à flot, argent qui a sans doute aussi servi à meubler et à décorer l'appartement de Philip, au deuxième étage, avec beaucoup de goût. Je n'ai pas demandé. Philip ne parle jamais d'argent tout comme il ne parle jamais de sa vie privée. J'ai eu ma part d'aventures, si je puis dire. Ou du moins de propositions. Un homme (plus jeune que moi) comptant parmi les clients plutôt ennuyeux du samedi après-midi (et ayant visiblement dix ans de retard sur tout le monde à en juger par le survêtement noir et violet qu'il porte toujours) m'a donné son numéro de fax plus d'une fois. Un autre (rougeaud mais pas complètement laid) m'a dit que j'étais la femme la plus belle qu'il ait vue depuis « des mois ». Un mensonge flagrant qui n'a pas manqué de faire rire Jenna, dont la beauté est bien réelle. Je lui ai lancé un regard qu'elle a soutenu. Et il y a un an, un directeur d'une école primaire locale (notre ville en compte trois), un client fidèle, qui met tous ses achats sur le compte de son établissement. Il a tourné autour de moi après que je l'ai servi, s'est attardé après que je lui ai tendu le sac élégant de la librairie contenant ses achats. Il s'est éclairci la voix et m'a invitée à dîner jeudi soir, si je pouvais. Si j'étais libre. Il avait un sourire charmant et des cheveux épais et noirs, sans doute teints.

Mon père a apporté des livres ce matin, de vieux livres appartenant à ma *Babunia*, ma grand-mère. Elle vit depuis deux ans en maison de retraite mais il nous a fallu du temps pour trier ses affaires. Dieu merci, *Babunia* n'est pas du genre à accumuler les objets. Mais les gestes de mon père sont devenus plus lents. J'ai déjà passé en revue ses livres, bien sûr, j'en ai gardé quelques-uns qui me rappelaient mon enfance. Quand elle a accepté d'aller vivre dans la maison de retraite, elle m'a dit que je pouvais prendre ce que je voulais dans ses affaires. Elle n'avait que faire de lire à présent, a-t-elle dit, que faire de coudre. Un moment d'une tristesse indicible. Pourtant, nous

n'avions pas le choix. Papa ne pouvait plus s'occuper d'elle. J'ai proposé de réduire mes horaires à la librairie mais ils n'ont rien voulu entendre.

En voyant mon père remonter l'allée, je lui ai fait signe sauf qu'il ne m'a pas remarquée. Je me suis précipitée vers la lourde porte d'entrée que j'ai ouverte pour lui.

Il a expliqué qu'il avait environ vingt livres. Il les avait rangés dans une vieille valise cabossée.

« C'était la sienne, a dit Papa. Garde-la si tu veux, Roberta. »

Je vais la garder. J'aime les vieilles valises. Et j'ai déjà trouvé l'usage que je pourrai en faire.

« Comment tu te sens aujourd'hui ? » ai-je demandé en scrutant son visage.

Depuis quelque temps, son visage, d'ordinaire pâle, a pris une teinte gris-crème. Mais il ne dit jamais comment il va. Ainsi s'est-il contenté de hausser les épaules, son geste fourre-tout, qui signifie : « Oh, tu sais... » Il y a quelques semaines encore, il était en rémission. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Un changement aussi soudain qu'effrayant pour nous deux.

Philip est sorti de son bureau et a serré la main de mon père. Ils s'étaient déjà rencontrés, deux fois, et tous deux ont pensé la même chose l'un de l'autre, tous deux ont pensé qu'ils avaient en face d'eux un « gentleman ». Philip a insisté pour payer les livres à mon père. Mon père voulait les lui donner. Au bout du compte, Papa a accepté vingt livres, une somme de compromis. Il est resté pour boire le thé assis dans le jardin à l'arrière de la boutique profitant de la pâle lumière du soleil printanier. Puis il est parti d'un pas traînant, la maladie a vaincu sa démarche assurée et ses grandes enjambées. J'essaie de ne pas le remarquer.

J'ai vidé la valise. Sur une vieille étiquette à l'intérieur on pouvait lire : *Mrs D. Sinclair*. Tout en triant et en dépoussiérant les livres, je me suis vaguement demandé qui était cette dame. Papa a dit que c'était la valise de *Babunia*, mais elle

avait d'abord dû appartenir à cette Mrs Sinclair. Ma grand-mère aimait faire durer les objets, les réparer, donner une seconde vie aux affaires déjà utilisées par d'autres avant elle. Papa disait qu'elle avait pris cette habitude pendant et après la guerre « parce que tout le monde faisait ça à l'époque ». Ce n'était pas une pratique branchée autrefois, juste une nécessité.

Alors que je dépoussiérais l'ouvrage *The Infant's Progress: From the Valley of Destruction to Everlasting Glory* (un livre que je ne me souviens pas d'avoir vu chez ma grand-mère), deux feuilles bien pliées sont tombées. Une lettre. Il n'y avait pas d'enveloppe. Quel dommage. J'ai déplié les feuilles. La lettre, adressée à Dorothea, ma grand-mère, était écrite à l'encre bleue anémique, l'écriture était petite mais soignée. Le papier était d'un bleu encore plus pâle, cassant et sec comme les ailes d'un insecte mort depuis longtemps. Les bords avaient jauni et de petits trous s'étaient formés le long des plis. Bien sûr, je me suis demandé si je devais la lire. Mais ma curiosité était trop forte. Je ne pouvais pas l'ignorer.

Depuis, j'ai lu et relu cette lettre maintes fois sans pour autant en percevoir le sens. D'abord, j'ai ressenti le curieux besoin de m'asseoir, ce que j'ai fait, sur le tabouret grinçant, tenant dans ma main tremblante la curieuse missive que j'ai lue doucement, essayant d'enregistrer chaque mot.

Dorothea Pietrykowski est ma grand-mère. Jan Pietrykowski était mon grand-père. Je ne l'ai pas connu, mon père non plus d'ailleurs. Voilà des faits irréfutables.

Mais cette lettre est incompréhensible.

Premièrement mes grands-parents formaient un couple heureux même si leur mariage a été bref. Curieusement, dans cette lettre, il semble affirmer qu'il ne peut pas l'épouser. Deuxièmement, la lettre date de 1941. Le commandant d'escadrille polonais Jan Pietrykowski a trouvé la mort alors qu'il défendait Londres en novembre 1940, durant le Blitz.

**D**orothy Sinclair suait dans sa buanderie où l'air était moite. Elle s'essuyait le front du revers de la main, sentant l'humidité ambiante coller à sa peau. Le foulard qu'elle avait noué sur sa tête avait glissé depuis longtemps mais elle n'avait pas pris la peine de s'arrêter pour le remettre si bien que ses cheveux étaient plaqués contre son visage comme les tentacules voraces d'une créature vivante. Il était important de s'occuper en ce jour particulier.

Dans le coin sombre, à l'autre extrémité de la pièce, la lessiveuse sifflait et bouillonnait comme un chaudron. Elle y avait mis le linge d'Aggie et de Nina à bouillir. Tous les soirs, elles rapportaient leurs uniformes (elles n'en avaient pas beaucoup) couverts de boue et de taches. Dorothy savait que c'était la moindre des choses de donner à ses filles une pile de linge propre, repassé, amidonné, une fois par semaine. Et malgré sa pénibilité, elle aimait ce travail. Laver les robes, les bas, les dessous, les pantalons, les chemises et les culottes des filles, ainsi que tout le linge de la maison, c'était plus qu'une tâche ménagère, c'était désormais son gagne-pain. Frotter, tremper, suer, remuer, cette succession de gestes avait son rythme propre et donnait du sens à sa vie. Faire tourner l'essoreuse, comme à présent, tordre les habits, les draps, les nappes pour en extraire toute l'eau. Et le plaisir ultime. Le moment de la journée que préférait Dorothy : étendre les

vêtements, les draps et les taies d'oreiller sur les cordes et les regarder gonfler et onduler dans le vent comme les ailes d'un ange triomphant.

Il était important de s'occuper en ce jour. En... ce... jour.

Surtout ne pas penser. À quoi que ce soit. Depuis ce jour, elle s'interdisait de penser. Désormais, elle préférait les images aux mots dont elle se méfiait. Le langage était partisan, ambigu. Pourtant, elle ne pouvait pas lui tourner complètement le dos. Elle aimait écrire. Elle écrivait en cachette, seule, dans son carnet. Ne sachant pas dessiner, elle n'avait que les mots comme outils. Elle espérait qu'en mettant un peu d'ordre dans ses divagations, elle parviendrait à s'approcher de la poésie. Mais il était difficile de sonner juste, difficile d'être agréable.

Elle leva les yeux de son linge. Elle tendit l'oreille et fixa la porte ouverte par laquelle semblait s'échapper si peu de vapeur. Quelque chose ne tournait pas rond. Depuis qu'elle avait perdu... depuis Sidney, elle avait développé une forme de sixième sens presque similaire à l'odorat. Elle « flairait » l'air à présent. Laisant les culottes de Nina pendre de part et d'autre de l'essoreuse, elle s'essuya les mains sur son tablier et s'approcha de la porte de la buanderie. Elle fut éblouie par le soleil, par les rangées de taies d'oreiller et de draps blancs, de nappes scintillantes. Elle plissa les yeux en regardant le ciel bleu innocent où couraient de petits nuages blancs tels des enfants distraits filant à toute allure pour rentrer goûter à la maison.

Elle entendit un bourdonnement, un ronronnement auquel se mêlaient des crachotements et des grondements comme ceux d'un chien menacé. Elle le vit presque immédiatement, le Hurricane qui fendait l'air. Il perdait de l'altitude et sûrement beaucoup trop vite. Elle n'avait jamais vu un avion s'approcher du sol aussi rapidement. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine, son sang s'épaissit dans sa tête, sa gorge

se serra. Le pilote s'amusait-il ? Dorothy fixa l'appareil. Non. Ce n'était pas un jeu. Le pilote avait de graves ennuis et il n'était pas le seul.

« S'il vous plaît, non », dit-elle à haute voix tout en se mettant à courir sur le sentier de briques rouges. Des poules s'éparpillèrent devant elle, furieuses, agitées, et stupidement inconscientes du danger qui les menaçait, de la nouvelle catastrophe qui se préparait au-dessus d'elles.

Dorothy atteignit le portillon à l'arrière de son cottage, l'ouvrit et sortit dans le Grand Champ, un champ qu'elle aimait imaginer aussi vaste qu'un désert arabe. Voilà quelque temps qu'elle redoutait un tel incident. Elle avait vu les pilotes, des hommes si jeunes et si insoucians, faisant des loopings, crânant. L'un d'eux finirait par s'écraser, pensait-elle toujours, et le moment semblait venu. Pourquoi ne parvenait-il pas à redresser son engin ? Le Hurricane fou semblait foncer sur elle, penchant dangereusement comme un balancier cassé. Dorothy regarda son cottage par-dessus son épaule, horrifiée. Puis elle se tourna encore une fois vers le Hurricane, et constata avec soulagement qu'il s'éloignait d'elle et de sa maison, se dirigeant vers le champ immense et désert. Comme hypnotisée, elle se fraya un chemin à travers les épis d'orge qui grattaient doucement ses jambes nues. C'était une sensation qu'elle aimait d'ordinaire, avec laquelle elle se sentait en harmonie.

L'avion était tout près à présent, près de son atterrissage inévitable mais incontrôlé, près de la terre et d'elle ainsi que des épis d'orge qui se balançaient dans le vent. Il planait au-dessus de sa tête comme un oiseau géant, la protégeant provisoirement du soleil.

« Dorothy ! »

C'était Aggie qui l'appelait, de loin, de très loin, lui semblait-il.

Elle vit deux jupes couleur fauve onduler dans le vent à l'autre bout du champ. Les filles couraient. Dorothy ignora les cris perçants d'Aggie.

C'était parfait. Ça tombait un an jour pour jour après Sidney. Son pauvre Sidney. Elle devrait le rejoindre, vraiment elle devrait, et elle pourrait. L'espace d'un instant, elle s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt. Se faufilant entre les épis d'orge, elle se dirigea vers le Hurrricane qui s'apprêtait à s'écraser dans le champ. Un grondement de tonnerre, un tourbillon de fumée noire et étouffante, un bruit sourd ignoble, suivi d'un fracas de tôles.

« Dorothy ? Donne la tasse à Mrs Lane, s'il te plaît. Dorothy, donne celle-ci à Mrs Hubbard. Et Dorothy, fais passer l'assiette de pandolce. Dorothy, tiens-toi droite. Allons, ma fille ! »

Dorothy se sentait mal dans sa nouvelle robe blanche empesée qui lui grattait le cou. Sa mère, Mrs Ruth Honour, la regardait avec un mélange habituel de fierté et de dégoût, pendant qu'elle proposait consciencieusement une part de gâteau aux convives. Mrs Lane et Mrs Hubbard lui sourirent gentiment mais Dorothy refusa de les regarder. Elle ne voulait pas voir la pitié dans leurs yeux. Elle n'en voulait pas de leur pitié, jamais. Elle se demanda d'ailleurs pourquoi elle leur inspirait un tel sentiment. C'était sans doute en lien avec Maman. Ou probablement avec la mort de Papa. La période de deuil était terminée, mère et fille ne portaient plus de noir. Mais Maman devait se sentir seule, n'est-ce pas ?

Dorothy, immobile, regardait sa mère et les amies de sa mère babiller tout en mangeant leur gâteau et en sirotant leur thé. Il faisait chaud et sa robe était si inconfortable ! Comme elle aurait aimé être dehors, au fond du jardin, sous le pommier noueux, pieds nus dans l'herbe, fredonnant des chansons ou écrivant dans sa tête son grand poème, rêvant du passé, du présent et du futur. Elle s'était inventé six frères et sœurs :

Alice, Sarah, Peter, Gilbert, Henry et Victoria. Elle savait qu'ils l'attendaient dans l'herbe fraîche ou assis dans l'arbre, parlant de choses et d'autres et se taquinant.

Tout en regardant le gâteau disparaître dans les bouches babillardes des trois femmes, Dorothy se mit à vaciller. Sa gorge se serra, son cœur battait à tout rompre. Elle réalisa qu'elle tombait, qu'elle lâchait prise et se sentit atterrir dans un bruit sourd sur le plateau chargé de tasses et de sous-tasses ornées de boutons de rose. Le thé se renversa sur sa nouvelle robe blanche et sur le tapis.

« Dorothy ! Dorothy ? Que tu es maladroite ! »

Dorothy sentit quelque chose de chaud et de tranchant heurter son ventre. Une matière chaude, molle et visqueuse fouetta son visage. Elle était enveloppée de fumée noire, étouffante et grondante.

« Dorothy ! Recule ! » La voix d'Aggie était plus près maintenant.

Dorothy vit les filles flotter de l'autre côté de l'épave en feu comme des signaux lumineux dans le brouillard traître. « Je veux le rejoindre », dit Dorothy mais personne ne l'entendit. Elle se frotta la nuque. La nouvelle robe blanche était trop rigide, trop rêche.

Sa mère la dévisageait.

Dorothy chancela. Elle tomba doucement, sa robe blanche éclaboussée de sang, la tête emportée dans un tourbillon de honte, l'étendue d'orge amortissant sa chute.

On dit dès lors que Dorothy Sinclair était une héroïne, car elle avait tenté de porter secours au jeune pilote de Hurricane qui s'était écrasé avec son avion et avait trouvé la mort dans le Grand Champ par un après-midi particulièrement chaud de la fin mai 1940. Une femme courageuse, qui avait bravé le danger au mépris de sa sécurité. Une femme que l'on devrait citer en

exemple, exactement le genre de femmes dont la Grande-Bretagne avait besoin en ces temps sombres et effrayants.

Dorothy savait bien que ce n'était pas vrai.

Pourtant, elle laissa les gens s'imaginer qu'elle était une héroïne car ça ne faisait pas de mal après tout.

Mrs Compton vint lui rendre visite plus tard dans l'après-midi, après le départ du Dr Soames qui avait pansé ses plaies, des plaies douloureuses mais superficielles : une coupure sur le ventre et des brûlures sur le visage. L'orge qui avait amorti sa chute lui avait épargné des blessures plus graves. Le docteur affirma qu'elle avait du cran.

Mrs Compton avait un don étrange : chaque fois que Dorothy sentait son regard posé sur elle, elle avait honte d'elle-même. *Savait-elle ?* Possible, jugea-t-elle. Mrs Compton était une sorcière, Dorothy l'avait compris. Elle sourit mollement à la vieille femme et remarqua un poil blanc fin émergeant d'un grain de beauté sur sa joue gauche. Du moins crut-elle le remarquer. Peut-être n'était-ce même pas un grain de beauté. C'était difficile pour elle de distinguer les gens clairement, de voir la réalité, le monde solide.

« Je ne sais pas, dit Mrs Compton. Dans quel état vous êtes-vous mise ?

— Je voulais juste...

— Je sais, ma chère. Je sais. Quel gâchis !

— Ils ont déblayé et nettoyé tout l'après-midi. » Dorothy indiqua d'un mouvement de tête le champ et l'orge qui ondulait.

« Ils ont pratiquement fini à présent, je crois. Ne vous inquiétez pas. Vous avez fait ce que vous avez pu. Certainement plus que vous n'auriez dû.

— Ce n'était rien. »

Elles burent leur thé en silence. La pendule égrenait les secondes et les minutes sur le manteau de cheminée. Des voix masculines leur parvenaient, portées par la brise. Les hommes

enlevaient les restes humains et la tôle froissée du champ. Mrs Compton avait-elle repensé au rôle qu'elle avait joué dans le drame qui s'était déroulé un an auparavant ? Avait-elle conscience de ce triste anniversaire ? Sans doute non, pensa Dorothy. Raison de plus pour se méfier de cette femme. Raison de plus pour l'imaginer, la tête sur un billot ensanglanté, ses traits immondes déformés par la peur, suppliant Dorothy de lui laisser la vie sauve, tandis que celle-ci soulevait une hache immense et lui disait de...

« Il était polonais, déclara Mrs Compton.

— J'ai entendu qu'ils étaient arrivés. Il y a une ou deux semaines, n'est-ce pas ?

— En effet. On dit que les Polonais détestent encore plus les nazis que nous. » Mrs Compton finit son thé à grand bruit. Après avoir posé sa tasse et sa soucoupe sur la table, elle joignit les mains sur ses genoux et regarda Dorothy qui détourna les yeux pour les poser sur la fenêtre à travers laquelle elle vit des têtes masculines apparaître puis disparaître à nouveau derrière la haie d'aubépines qui cachait leurs corps.

Dorothy pensa au pilote polonais, mort, brûlé, désincarné. Des morceaux de chair calcinée l'avaient frappée en plein visage. Touchant sa joue, elle sentit ses pansements. Elle devait avoir une tête épouvantable.

« Et comment allez-vous à présent ? demanda Mrs Compton en se penchant.

— Je vais bien », répondit Dorothy qui se leva pour regarder dehors par la fenêtre de la cuisine. Une poule était en train de gratter le sol. Elle attrapa un ver de terre avec son bec. Dorothy, lucide, contempla la lutte vaine du ver.

« Bon, tant mieux. »

Mrs Compton semblait sceptique. Elle jeta un coup d'œil à la pendule. Elle devait filer, annonça-t-elle. Une jeune femme du village voisin attendait son premier bébé et avait des contrac-

tions depuis quatre heures et demie du matin. Elle avait sans doute besoin de ses services à présent.

Dorothy la dévisagea.

Mrs Compton s'approcha de la porte dont elle souleva le loquet. Elle se tourna vers Dorothy qui était restée immobile, le dos à la fenêtre.

« Je suis désolée, Dorothy. J'aurais dû y penser. Il faut du temps, vous savez. C'est arrivé à peu près à cette époque, l'année dernière, si mes souvenirs sont bons ? Si vous ressentez le besoin d'en parler, je suis là pour vous écouter. Il ne faut pas l'ignorer. Je sais que malgré les épreuves que nous traversons, nous sommes bien obligés de continuer à vivre, mais certaines choses peuvent nous hanter, Dorothy. »

Après quoi, Mrs Compton sortit, fermant la porte derrière elle, tandis que Dorothy continuait à la fixer.

Comment osait-elle ?

Prenant la tasse que Mrs Compton avait vidée avec un tel manque d'élégance, elle la jeta contre la porte, de toutes ses forces, sans même réfléchir à ce qu'elle faisait, si bien que le bruit de la porcelaine qui se brise la surprit. Gênée par les douleurs là où le métal chaud avait meurtri sa peau, elle balaya les débris.

\*\*\*

Alice, Sarah, Peter, Gilbert, Henry et Victoria vivaient, respiraient, se mouvaient dans l'imagination solitaire de Dorothy. Le problème, c'est qu'elle ne savait jamais vraiment quelle place elle occupait dans cette famille de filles aux cheveux blonds ondulants dans leurs dos, de garçons forts et robustes qui jouaient avec des lance-pierres et des cerceaux. Les six enfants avaient tous des yeux bleus brillants et de longs cils. Dans sa tête, leur enfance était parfaite. Était-elle la sœur aînée ? Austère, sérieuse, forte, autoritaire ? Où était-elle quelque part au milieu, oubliée, ignorée, sans importance ?

Peut-être était-elle la benjamine, la bizarre, avec ses longs cheveux bruns hirsutes et ses yeux verts ? Un chérubin avec de petites jambes potelées. Oh non, c'était impossible. C'était la petite Victoria, la plus jeune, c'était elle l'ange avec ses joues roses, ses boucles blondes et ses grands yeux bleus. Peut-être Dorothy était-elle la plus jeune après Victoria ? Elle était autorisée à jouer avec les poupées de Victoria et le minuscule landau noir. Oui, c'était bien sa place. Elle avait deux grandes sœurs qui pouvaient la prendre dans leurs bras quand elle tombait, l'aider à se relever et à remettre de l'ordre dans ses vêtements. Ses frères étaient d'âge indéterminé mais tous étaient grands et bruyants. Ils ne faisaient pas attention à Dorothy.

Le premier homme à s'intéresser à elle, bien longtemps après que ses frères et sœurs imaginaires avaient été chassés de ses pensées, fut celui qui l'épousa. Il lui fit la cour mais très brièvement. La mère de Dorothy, furieuse, déclara : « Si tu épouses cet... homme... je ne t'adresserai plus jamais la parole. »

Dorothy le rencontra à un enterrement en 1934. Sa tante Jane, une femme imposante de quatre-vingt-deux ans, était morte durant l'été. Dorothy l'avait rarement rencontrée, et plus du tout depuis l'enfance, elle savait juste que la sœur rebelle de sa mère s'était mariée au-dessous de sa condition et avait quitté sa ville natale, Oxford, pour s'installer dans le Lincolnshire, autant dire le nord lointain. En apprenant la mort de sa sœur, la mère de Dorothy avait pincé les lèvres et froncé les sourcils.

« Nous devons nous rendre dans cet affreux comté. N'oublie pas de prendre ma fourrure, Dorothy. Je n'ai pas l'intention d'attraper froid dans un cimetière du Lincolnshire pour les beaux yeux de ma sœur ou de quiconque.

— Maman, on est en août et il fait plutôt chaud. Même dans le Lincolnshire. »

Bien sûr, Dorothy mit la fourrure dans les valises avec beaucoup d'autres affaires et ensemble elles prirent le train.

Dorothy passa la majeure partie du trajet à regarder par la vitre, tentant d'ignorer les demandes incessantes de sa mère. Les champs étaient dorés, en ce glorieux mois d'août, elle vit des hommes y travailler ; elle vit des tracteurs, des chariots et des chevaux. C'était la période des moissons. Cette vie en plein air, à travailler les champs à la lumière dorée du soleil qui dorait les peaux, lui parut enviable.

Quand elle rencontra Albert Sinclair, beau et bucolique, qui lui raconta sa vie à la ferme, elle l'écouta avec attention. Pourquoi assistait-il à l'enterrement ?

« Ma sœur était la femme de ménage de Miss Jane et j'effectuais de petits travaux pour elle, nettoyer les gouttières, ratisser les feuilles. Une femme très gentille, cette Miss Jane. Une vraie dame. Rejetée par sa famille pourtant. Allez savoir pourquoi, parce que c'était vraiment une bonne personne.

— Sa famille, c'étaient ma mère et moi.

— Je suis désolé, je ne savais...

— Ne vous inquiétez pas. Ma mère l'a reniée. Elle renie tout le monde, tôt ou tard. »

Deux semaines plus tard, de retour à Oxford, Ruth renia sa fille unique en apprenant qu'elle avait l'intention d'épouser cet Albert – *Bert* – Sinclair. Dorothy était contente. Et si cela signifiait qu'elle finirait comme sa tante Jane – abandonnée et délaissée –, elle était encore plus contente. Elle quitta Oxford par le train, seule cette fois, avec un sac de voyage contenant ses « affaires », les avertissements de sa mère résonnant encore dans ses oreilles.

« Tu le regretteras ! Ton mariage est voué à l'échec ! Il n'est pas assez bien pour toi. » C'est ainsi que Dorothy échappa à son enfance interminable et triste.

Dorothy resta vierge jusqu'à sa nuit de noces, le 12 novembre 1934. C'était son trente-quatrième anniversaire. Albert, qui était encore un quasi-étranger pour elle, tenta de se montrer doux et gentil, mais il était tellement impatient et

tellement viril qu'il lui fit un peu mal. Malgré les efforts de Dorothy pour ne rien laisser paraître, il s'en rendit compte parce qu'il n'était pas complètement stupide. Il s'excusa. Elle accepta ses excuses. Avec le temps bien sûr, leurs rapports sur l'oreiller s'améliorèrent. C'était un homme grand, fort, musclé à la peau tannée et Dorothy apprit à aimer le contact de ses bras qui l'enlaçaient, sa chaleur et sa force. Elle tomba enceinte quatre mois après leur mariage mais ses espoirs furent rapidement déçus. Elle fit une première fausse couche.

Puis une autre et encore une autre.

Finalement, au bout de quatre ans de mariage et de cinq fausses couches, Dorothy renonça à ses désirs d'enfant, remplacés bientôt par des rêves impossibles et insupportables, et une triste résignation. Elle devint la parfaite épouse d'un ouvrier agricole, experte en pâtisserie, lavage et couture. Elle cultivait aussi un petit potager et s'occupait de quelques poules. Elle n'avait aucune nouvelle de sa mère, et après lui avoir envoyé quelques lettres guindées, dans lesquelles elle évoquait son mari, sa nouvelle vie, ses grossesses, elle coupa les ponts à son tour. Sa mère aurait tout aussi bien pu occuper la tombe du cimetière de Lodderston à la place de sa tante.

En août 1938, Dorothy tomba enceinte pour la sixième fois. C'est à cette époque qu'elle commença à écrire des poèmes pour de bon. Hésitante d'abord, elle se demanda comment agencer les mots pour créer du sens. Pourtant elle essaya et elle écrivit, seule durant la journée, tout en prenant son repas ou en buvant le thé l'après-midi. Elle cachait son carnet derrière les marmites et les casseroles au fond du placard. Elle le dissimulait dans le tiroir de la table ou sous le lit. En somme, elle le cachait là où Albert ne risquait pas de le trouver.

La grossesse dura au-delà des deux premiers mois. Elle avait des nausées et il lui arrivait de vomir à n'importe quelle heure du jour. Ses seins la faisaient souffrir, elle éclatait en

sanglots sans prévenir. Mrs Compton, toiletteuse de défunts et sage-femme du coin, rendit visite à Dorothy alors qu'elle entamait son quatrième mois de grossesse. Elle regarda son ventre arrondi, l'air interrogateur.

« C'est un garçon, vous croyez ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai aucune idée », répondit Dorothy.

Déjà à l'époque, cette femme était insupportable.

« Et comment vous sentez-vous ?

— Mieux merci, bien qu'il m'arrive encore de vomir. »

Mrs Compton hocha sagement la tête, c'est du moins ce qu'elle s'imagina sans doute. Dorothy détourna les yeux. Elle détestait cette femme. Elle ne pouvait pas supporter ce regard, qui semblait se moquer, tout en soignant. Mrs Compton, qui devait avoir entre cinquante-cinq et soixante ans, avait donné naissance à six enfants, dont cinq avaient atteint l'âge adulte. Son fils aîné était mort durant la Grande Guerre. Ses trois filles, grasses et fécondes, ainsi que son plus jeune fils, vivaient au village et avaient épousé d'autres villageois, et tous contribuaient, à intervalles réguliers, à agrandir la famille, si bien que Mrs Compton avait déjà une armée de petits-enfants.

Dorothy pensait en réalité qu'elle attendait un garçon. Elle lui avait déjà trouvé un nom : elle l'appellerait Sidney. Mais elle n'en souffla mot à Mrs Compton. Albert, qui travaillait dur et buvait comme un trou, perdant au passage beaucoup de son charme, avait déjà dit qu'elle pouvait appeler l'enfant comme elle le désirait tant que le prénom n'était pas complètement saugrenu. Il approuva le choix de Sidney. L'enfant s'appellerait Sidney. Albert était soulagé, sa femme allait enfin lui donner un enfant. Les hommes à la ferme du domaine, au village, au pub avaient fait des commentaires acérés sur son mariage sans enfants. Il devait se tromper quelque part. Savait-il seulement où il fallait la mettre ? Les railleries de ses pairs lui tapaient sur les nerfs et le poussaient à s'en prendre à sa femme : visage fermé, dos tourné, haussement d'épaules, regard méprisant.

Albert pouvait enfin s'enorgueillir du ventre rond et dur de sa femme, de son sourire rayonnant. Il la trouva belle tout à coup ; elle était devenue la femme qu'il rêvait d'avoir.

Au cinquième mois de grossesse, Dorothy prit le bus pour Lincoln afin d'acheter des affaires pour le bébé. Elle avait l'impression d'être une fille prodigue de retour à la maison. Elle acheta une valise pour entreposer tous les vêtements et les couvertures qu'elle projetait de coudre et de tricoter. La valise était compacte : quarante-cinq centimètres de longueur, vingt de profondeur et seulement trente-trois centimètres de largeur. Elle avait une couleur marron-rouille, était dotée d'une poignée en Bakélite marron foncé, de deux petits loquets et d'une clé minuscule. À l'intérieur, elle était tapissée d'un papier à motifs écossais de couleur pâle. Il y avait une petite étiquette sur laquelle elle pouvait écrire son nom. Aussi inscrivit-elle :

*Mrs D. Sinclair*

En gros caractères attachés. Elle lécha l'étiquette et la colla à l'intérieur de la valise.

En ville, elle acheta aussi du tissu et de la laine et refit un stock de fils et d'aiguilles. Il était temps de se mettre à l'ouvrage. Les rumeurs de guerre imminente lui semblaient aussi inconsistantes que le lavis appliqué par l'artiste sur la toile nue. La guerre était obscure, confuse, et peut-être se déroulerait-elle loin d'eux, peut-être n'aurait-elle même pas lieu. Elle était enceinte, elle n'avait plus de nausées, et elle avait retrouvé toute son énergie. C'était tout ce qu'elle savait. Le bébé aurait besoin de gilets, de robes, de vestes, de chaussons, de couvertures, de châles. Le bébé aurait besoin d'une mère heureuse et rayonnante, une mère compétente, créative et prévoyante.

La valise allait parfaitement sous le lit et Dorothy entreprit immédiatement de la remplir. Au bout de quelques semaines délirantes, elle avait confectionné deux robes en batiste de coton doux, tricoté trois vestes de bébé avec bonnets et chaus-

sons assortis, une couverture en laine de mouton douce et pâle et une robe de baptême blanche. Elle ne montra à personne le fruit de son travail, pas même à Albert, néanmoins conscient de ses aiguilles à tricoter qui cliquetaient, de ses froncements de sourcils et de ses soupirs, parfois exaspérés, de ses sourires satisfaits quand tout se passait bien. Elle cousait et tricotait pratiquement en silence, chaque soir, à la lueur de la lampe à huile, pendant qu'il lisait le journal et lui parlait de la guerre qui allait certainement éclater. Elle écoutait à peine, totalement accaparée par la naissance imminente, par sa maternité qui lui semblait enfin à portée de main. Chaque maille tricotée la rapprochait de cet instant, de ce nouvel état mystérieux. Chaque maille confirmait la réalité du bébé dans son ventre. Chaque maille la rapprochait du jour où elle se détacherait enfin et pour toujours de son enfance.

Chaque espoir qu'elle avait eu était investi dans chaque maille tricotée, dans chaque piqûre d'épingle sur ses doigts. La future mère était pleine de vie et de vigueur.

Une fois terminés, les vêtements étaient lavés, et si nécessaire, amidonnés et repassés. Elle déposait un à un ses trésors confectionnés à la main dans sa valise, avec le plus grand soin, comme si chaque vêtement était le bébé lui-même. Elle alla récupérer son carnet dans le placard de la cuisine et le cacha sous les habits du bébé au fond de la valise. C'était sa nouvelle cachette, son domaine – secret, privé, inviolable. Elle éparpilla de la lavande séchée qu'elle avait prise dans son jardin sur les vêtements, soi-disant pour empêcher les mites de manger la laine mais surtout parce qu'elle aimait l'odeur saine, aigre-douce de la lavande, l'odeur la plus saine qui soit. Au terme de sa grossesse, la layette était terminée et la générosité avait désormais une place d'honneur au sein du couple. Albert avait économisé pour acheter un landau, immense et noir. Il fabriqua un berceau, travaillant dans son atelier après ses longues journées à la ferme. Il insistait pour

que sa femme se mette les doigts de pied en éventail le soir et lui apportait du thé qu'il préparait lui-même.

La valise attendait sous le lit d'être vidée de ses trésors, elle attendait que des mains tremblantes et impatientes ouvrent son couvercle et prennent les affaires qu'elle contenait. Il suffisait à Dorothy de tendre le bras pour la toucher, ce rêve n'était plus un rêve. Cette fois, il était solide, inépuisable, fort. Si elle avait eu la moindre appréhension, Dorothy ne s'en souvint pas après coup. Tout ce qu'elle se rappelait, c'était ce désir impatient, exaspérant, écœurant de maternité.

Car elle allait enfin toucher du doigt son mystère.